

Art et psychanalyse

La psychanalyse partage avec l'art l'ambition de transformer la jouissance. L'art en fait chiffre, signe, image ou sculpture ; la psychanalyse déchiffre la jouissance et doit pour cela passer par l'inconscient pour interpréter et traiter le symptôme.

Dans la névrose, la jouissance est vécue comme un excès qui cause l'angoisse. Le sujet lui donne alors une connotation négative, il craint que la castration ne réponde à son jouir. L'art nous offre, par contre un champ où cet excès et cette négativité paraissent apprivoisés. Ainsi Lacan affirme-t-il du peintre : « il donne quelque chose en pâture à l'oeil, mais il invite celui auquel le tableau est présenté à déposer là son regard, comme on dépose les armes [1] ». Mais il arrive aussi que l'art exacerbe l'angoisse, qu'il refuse de servir la pacification et nous renvoie à la souffrance, à la terreur, à la vie menacée. Pourtant, même dans ce cas, il ne procède pas sans réflexion. S'il évoque l'insoutenable il le donne aussi à penser. « Le psychanalyste n'éprouve que rarement l'impulsion de se livrer à des investigations esthétiques », affirme Freud au début de *L'inquiétante étrangeté* (1919). Il ne pouvait pourtant pas s'abstenir de faire des recherches sur l'art. Pourquoi ? Il répond à cette question dans son article « Le Moïse de Michel-Ange » (1914), en déclarant qu'il voulait saisir pourquoi des oeuvres poétiques ou les arts plastiques, plus rarement la peinture, exerçaient sur lui un « fort effet ». Il croyait donc pouvoir produire un savoir sur la jouissance que lui procuraient ces oeuvres d'art.

La psychanalyse n'a pas seulement affaire aux pulsions et aux affects refoulés, elle est aussi concernée par la sensibilité. Ainsi Freud ne limite pas l'esthétique à la « théorie du beau » mais la définit aussi comme « la théorie des qualités de notre sensibilité [2] ». Lacan ne dit pas autre chose quand il enseigne à ses élèves que l'esthétique « c'est ce que vous sentez », en précisant qu'elle n'est pas transcendantale [3]. Il la réfère plutôt au corps, mais pas à n'importe lequel. Appartenant à la dimension de l'Imaginaire, ce corps est aussi lié au Symbolique et au Réel [4]. Des historiens d'art, tels que Daniel Arasse ou Hubert Damisch mais aussi un philosophe comme Slavoj Žižek se sont inspirés de cette idée d'une esthétique qui ne refoule pas le corps.

Or, ni dans la psychanalyse ni dans l'art, le corps ne saurait être abordé de manière naïve. Décerné par le langage comme un lieu où se produit le sens, c'est un corps complexe : morcelé, désirant, sexué, ce corps est devenu depuis longtemps un objet de la science. Celle-ci met sa singularité en question quand elle le branche sur le monde virtuel. La psychanalyse ne s'applique pas à l'art mais au symptôme clinique qui est l'expression d'une satisfaction sauvage et douloureuse de la pulsion. Dans l'art se créent des oeuvres qui sont, elles aussi, des symptômes puisqu'il faut les déchiffrer. Mais ces symptômes éveillent nos désirs en proposant des langages et images nouveaux à notre sensibilité. Ils nous donnent ainsi des aperçus sur les régions les plus opaques de notre propre jouissance.

Franz Kaltenbeck

[1] Jacques Lacan, *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris, 1973, p. 93. [2] *L'inquiétante étrangeté*, traduit de l'allemand par Bernard Féron, Paris, 1985, Gallimard, p. 213. [3] Au sens de l'esthétique transcendantale de Kant. [4] Jacques Lacan, « R.S.I. », *Séminaire inédit 1974-1975*, Leçon du 18 mars 1975.